

## L'heure du fumier

Le fumier fait-il partie du patrimoine immatériel ? Bien sûr, si c'était une obligation, c'était aussi une coutume. On menait certes le fumier en plusieurs moments de l'année, mais plutôt à l'automne. Le fumier passerait alors l'hiver sous la neige et se retrouverait déjà bien fusé au printemps.

L'automne, alors que les vaches sont en champ et que l'après-midi est beau, juste un peu frais, raison pour laquelle on n'enlève sa veste que quand le soleil a percé au travers des nuages. Le convoyeur qui n'est que l'un d'entre nous, a amené le fumier avec le tracteur et en a fait des tas qu'il s'agit maintenant d'épancher. Ce que l'on fait au cœur de l'après-midi, tranquille, ayant une bonne part du village sous les yeux. On fait son petit travail sans trop se casser la tête, et il y a tout lieu de croire que nous sommes heureux. Heureux d'être sur notre terre – pourvu qu'on ne nous l'enlève pas – qu'il y a des corbeaux dans les champs et que d'autre part cette odeur de fumier n'est pas si désagréable que cela. C'est un fumet d'automne que l'on emportera encore avec soi quand l'on se sera décidé à abandonner ce travail, bien pris dans l'étoffe de sa vareuse qui, par moment de l'après-midi, n'était que juste.

Le temps du fumier, avec son père à ses côtés, c'était des heures en somme bien sympathiques. Et puis, ne faut-il pas voir le beau côté des choses ?

Les champs ressuyés, les paysans commençaient aussitôt à mener leur fumier. Avec le cheval et le tombereau après avoir servi des traîneaux pendant les mois d'hiver. Ils conduisaient un tel attelage sur les routes goudronnées du village, puis sur les chemins de terre qui vont partout dans les champs. Seuls les terrains les plus pentus n'étaient jamais engraisés, la Rape à Paulet par exemple, les Brûlées, ou encore la Mine à Meyer où, c'est lui-même qui le disait, vous avez un coin qui surplombe ! Les roues à cercles, de par le poids du chargement, marquaient l'herbe piquée d'innombrables crocus blancs ou violets. Une fois sur le champ, le paysan enlevait la porte arrière du tombereau. Puis d'une fourche à quatre dents courbes, il tirait à lui le fumier pour en faire un tas. Hue ! un pas, disait-il au cheval. Et celui-ci s'avancait de quelques mètres. Ho ! disait-il encore. Et le cheval s'arrêtait. Ainsi s'alignaient les tas les uns derrière les autres. Le tombereau vide, le paysan rentrait au village. Certains posaient une planche sur les deux bords, sur laquelle ils s'asseyaient et d'où ils tenaient les longues rênes du cheval.

● Au village, près de sa ferme, le paysan chargeait à nouveau son véhicule embousé jusqu'aux moyeux. Il tapait le fumier en une solide pyramide avec le dos d'une pelle carrée ou avec une tapette à bois conçue pour cet usage. C'est qu'il ne fallait tout de même pas trop semer de fumier dans les rues, puis sur les chemins où le tombereau hoqueterait dans les nids-de-poule. L'après-midi se passerait de la sorte.

● S'il faisait beau un jour, le lendemain le froid serait revenu qui gélerait les mains sur les manches. Surviendraient même quelques flocons. Deux tombereaux encore. Si le temps se détraquait carrément, c'était fini. La terre mouillée, les roues à cercles mordraient trop dans le terrain.

● L'épandage du fumier se faisait avec des tridents, des fourches à quatre dents! Il était émiétté d'un mouvement rotatif mais en même temps vertical du poignet. Vous comprenez ça, vous? Il s'étalait ainsi bien régulier sur le terrain d'où les tas disparaissaient les uns après les autres, laissant de grands cercles vert clair presque blancs. A quatre heures on prenait le thé. Il faisait bon s'arrêter un peu. On s'asseyait sur son veston, car la terre, bien que ressuyée, gardait encore trop d'humidité. Il était bon le thé en plein air, dans des tasses brunes et robustes, avec du pain et du fromage, celui que mon père avait fait à la laiterie. Alors il le gardait plus longtemps que de nos jours, la croûte en arrivait même à être cironnée. Quand il était vraiment devenu trop vieux, invendable pour les gens du village, des bûcherons italiens venaient l'acheter. Pour eux c'était le meilleur. Du fromage gras, avec beaucoup de goût. Ils l'avaient pour pas cher.

● Une partie du domaine est en éminence. De là on voit le haut du village et beaucoup de champs où d'autres épandaient du fumier tout comme nous. Là-bas, presque en face, à la Fuvaz, c'étaient ceux chez Octave. Des corbeaux s'abattaient sur les prairies avec des cris rauques et peu agréables. Ils se battaient, faisaient de petits sauts, restaient tranquilles quelques secondes, puis s'envolaient à nouveau dans l'espace pour gagner une autre parcelle. Ainsi va la vie des corbeaux, toujours fidèles à un coin, qu'il fasse du soleil, qu'il pleuve ou qu'il neige.

Saveurs d'enfance, 1991.



Frédéric Piguet de la Brasserie.



Au-dessus de l'Orient, admirable photo de Chiffelle. Toute l'ambiance de notre Vallée d'autrefois.



Spectacle même pas insolite autrefois, des motos et des bobs sur la glace. A l'arrière du Pont la neige garni encore les pentes susjacentes. Les petits points noirs ne sont autres que des tas de fumier. Si l'on se rapprochait, on pourrait voir les traces innombrables des traîneaux. Où sont-ils donc aujourd'hui, nos bons traîneaux d'autrefois. Dans les musées ! Au Creux-Martinet, simplement brûlé.



Depuis le Séehey l'on est allé mener du fumier aux Grands Billards.

## Le fumier

Auguste, il avait toujours préféré le fumier aux foins. C'était moins pénible. On faisait ça à l'automne ou au printemps, entre saison, alors que l'excitation de l'été n'apparaissait pas encore ou qu'elle s'était depuis longtemps calmée. On épanchait à la machine sur les plats, mais encore à la main sur une partie du domaine qui était très en pente. En dessus des prés de Vers chez Jean Goy, par exemple, On avait fait des tas en montant face à la pente ou en y descendant. Mais pour épancher, oui, on le faisait à la main. Et là c'était le beau moment. On y allait à pied, la fourche sur l'épaule. On défaisait les tas. Et c'était plus beau encore quand il faisait beau, un peu moins par ces temps glacés où tes mains souffrent sur le manche de l'outil. Et que dire alors quand la pluie parfois se transforme en neige, des flocons énormes à te mouiller en cinq minutes à peine. Et tu la vois, ta veste de tissu bleu, elle te donne maintenant froid aux épaules. Alors on rentrait à la maison. Mais par grand soleil, quel bonheur. Quand c'est le printemps, tu marches sur les vieilles herbes entre lesquelles déjà toute une nouvelle végétation s'apprête à se développer, crocus et primevère, et déjà des populages là où c'est mouillant, où prend naissance, justement, la source de la fontaine de vers l'église. Tu sens cette odeur de fumier qui se répand sur les prairies de ce village, de tous les coins où l'on fait pareil à ici où l'on y répand du fumier. Tu vois les corbeaux s'abattre sur les champs pour trier dans ce que tu épanches. Le monde vit. Et toi aussi, tu vis. Et tu vis à ton rythme, tu travaille à ta convenance, c'est-à-dire bien. C'est surtout là ton plaisir. La précipitation ne t'intéresse pas. Faire les choses bien, qu'elles soient accomplies. Et il y a du soleil, il y a l'église, les autres paysans, l'air qu'on respire en même temps que les émanations du fumier, la grande montagne qui veille et te protège elle aussi. Tu sais que là sont tes champs que tu connais, dont tu appréhende même chacune des particularités topographiques, plats, et puis dans le coin, ce raidillon qui remonte, et puis au milieu comme un replat, et puis ça recommence pour arriver enfin à la forêt. On s'y tient à peine par endroit, tant c'est en pente. Tu en connais chaque bosse, tu sais chaque aspect de ton petit domaine. Tu as vu le village sous tous les angles de chacun de ces champs, avec l'église et son clocher, le lac plus loin et toujours cette dent dans le fond qui domine. Tu vis dans ce coin et par ce coin, non pas que le reste soit sans importance, mais c'est Dieu qui t'a planté ici, alors tu y demeures. Pas plus malheureux qu'ailleurs, pas plus heureux non plus. On s'y est fait.

Tu épanches, Auguste. Tu secoues ta fourche d'un mouvement du poignet pour étaler et affiner le fumier. Prend à ton tas, divise, lance, écrase, fait du bon boulot, frappe, frappe encore des mottes trop sèches. Il se dissoudra mieux en terre s'il est fin. Dans un mois on ne le verra plus, disparu comme par miracle. Et ce sera bientôt alors l'heure des foins.

Qu'il soit là, il s'en rendait compte, c'est à quoi il avait toujours aspiré. Bien sûr, pour qu'il sente mieux encore sa terre, il aurait fallu qu'il soit pieds nus, et

que véritablement, le pied, il touche le sol et en sente les ondes bienfaisantes. Il n'avait pas pu s'y habituer comme d'autres l'avaient fait. Il y avait surtout ces plantes qui ont des tiges trop rudes et qui vous blessent les pieds. La vie en plus est assez difficile sans qu'on se la complique encore avec des originalités. Mais ce sentiment de possession est-il bon, ce fait de vouloir posséder est-il sain ? Alors il regarde les autres gens, Auguste, il regarde les Brûlées, il regarde les Grands Billards et il se rend compte finalement que ces terrains-là, même s'ils ne lui appartiennent pas sur le papier, sont à lui quand même. Et il les aime. Il les aime comme il aime tout le vallon, d'un bout à l'autre. Et que c'est le sien, véritablement. Et qu'il croit que personne ne l'aura jamais aimé autant que lui. Personne !

Il va près de la forêt et se met sous des érables sycomores d'une grandeur inaccoutumée et au tronc épais et écailleux. Il les trouve si extraordinaires que parfois il s'en approche pour mettre sa main sur les écailles. Et il marche dans les feuilles mortes.

Et il se dit : on le tient, l'univers, on n'a rien à espérer de mieux, qu'à comprendre les arbres, qu'à être au cœur de la nature.

Alors il se remémorait les feux qu'on faisait dans les bois, le thé qu'on cuisait dans la gamelle, les bêtes que l'on allait rapercher à l'automne quand l'on pratiquait encore ce que l'on appelle les pâtures en commun. Il en avait des choses à dire et à évoquer, Auguste. Trop. Et c'est ainsi, tout plein d'images d'autrefois, qu'il repartait contre le village, la fourche sur l'épaule

Fragments de la vie d'Auguste, Le Pèlerin, collection « Vécu », no 41, 2003.

On reviendra un jour sur les fumiers devant les maisons auquel on accédait l'hiver par un petit chemin et sur lequel on montait la brouette par une grosse planche toute grasse de fumier. Fallait faire gaffe de ne pas glisser. Quelle cupessée, dans le fumier ! Il gelait, sur la surface du tas qui fumait, mais aussi sur la planche elle-même. Pas facile en conséquence de monter avec ses grosses bottes pleines de fumier. C'était la vie, notre vie, la vie de ce village, son patrimoine immatériel !